Jean Starobinski, « Avant-propos » dans
F.D.E. Schleiermacher, Herméneutique,
Genève, Labor et Fides, 1987, p. 5-11

LIEUX THÉOLOGIQUES N° 10

FRIEDRICH D. E. SCHLEIERMACHER

HERMÉNEUTIQUE

Traduction et introduction de Marianna Simon
Avant-propos de Jean Starobinski

LABOR ET FIDES

ISBN 2-8309-0090-1

Original allemand. F. Schleiermacher, *Hermeneutik*, ed. H. Kimmerle,
Carl Winter, Heidelberg,
1959, 1974[2]

© 1987 by Éditions Labor et Fides pour l'édition française
1, rue Beauregard. CH-1204 Genève
Diffusion en France — Begedis

Tous droits de traduction de reproduction ou d'adaptation
en quelque langue et de quelque façon que ce soit réservés pour tous pays

Si vous souhaitez être tenu au courant de nos publications,
il suffit de nous le signaler à notre adresse

AVANT-PROPOS

*L'Art de Comprendre**

L'herméneutique peut se définir comme l'art de comprendre et d'interpréter. Cette définition, la plus généralement reçue aujourd'hui, demande à être elle-même comprise et interprétée.

D'abord, par l'étymologie : *hermeneuein*, en grec, c'est exprimer, expliquer, ou traduire d'une langue à l'autre. Trois sens fondamentaux, qu'il est hasardeux de confondre. Mais puisque ces trois sens appartiennent à un seul mot, il est légitime de leur chercher un trait commun : je propose, à tout risque, qu'on le reconnaisse dans la notion de *médiation en vue de produire un message intelligible.* Dans les emplois qu'en fait la langue grecque, ce message porte, en règle générale, un caractère de vérité, d'autorité, d'authenticité, et se réclame parfois d'une origine divine. L'oracle s'exprime obscurément : la fonction de l'herméneute est d'en délivrer le sens aux destinataires profanes, dont est requise l'écoute obéissante. On peut voir se profiler ici les talons ailés d'Hermès, divinité messagère, patron des interprètes, guide des âmes, maître des échanges, régnant sur les carrefours du vrai et du faux.

Le *Peri hermeneias* d'Aristote étudie les structures grammaticales et logiques qui mettent en forme l'énonciation du jugement :

* Le présent « avant-propos » avait été préparé pour l'édition de cette *Herméneutique* de Schleiermacher qui devait paraître à l'Age d'homme. Finalement, c'est donc *Labor et Fides* qui a repris ce projet et l'a mené à chef. L'essentiel de cet « avant-propos » a paru, entre temps, dans le *Temps de la réflexion*, Paris, Gallimard, 1981, vol. I, p. 477 ss. Ajoutons que, pour situer Schleiermacher et son *Herméneutique*, on doit aujourd'hui, outre les renvois à l'édition de Heinz Kimmerle (Heidelberg 1959 et réédition avec appendice notamment en 1968 et 1974), signaler tout particulièrement : *Hermeneutik und Kritik*, éd. Manfred Frank, Suhrkamp, 1977 et Manfred FRANK, *Das individuelle Allgemeine*, Suhrkamp, 1977.

s'il y a ici médiation, c'est celle qu'accomplit la phrase prédicative, véhicule du jugement. H.-G. Gadamer estime qu'il ne s'agit pas là, à proprement parler, d'herméneutique au sens moderne, c'est-à-dire d'interprétation et d'explication[1] ; ce n'est pas dans l'élaboration du texte, mais dans la compréhension d'un message déjà donné que résiderait le travail de l'herméneutique. Telle n'est pas toutefois l'opinion de Ricœur, qui estime que le problème de l'exégèse textuelle ne peut être isolé de celui qui concerne « tout discours signifiant ». « Il y a hermeneia », écrit-il à propos de l'ouvrage d'Aristote, « parce que l'énonciation est une saisie du réel *par le moyen* d'expressions signifiantes, et non un extrait de soit-disant impressions venues des choses mêmes »[2]. S'il est vrai, comme l'assure Ricœur, que le discours signifiant, d'emblée, « interprète la réalité », il convient de remarquer que, dans l'acception aujourd'hui prévalente, l'herméneutique est une interprétation qui se tourne vers des discours déjà constitués : textes ou paroles. Dire, traduire, interpréter sont des activités distinctes : si elles s'impliquent réciproquement, elles ne se réduisent cependant pas les unes aux autres. Il est nécessaire de garder en mémoire le sens aristotélicien de l'*hermeneia*, mais il est légitime de s'en tenir, en l'occurrence, à ce qui regarde l'activité de lecture, de compréhension, d'explication.

*
* *

La notion d'herméneutique, conçue comme discipline ou technique d'interprétation des textes sacrés, juridiques ou littéraires, ne s'est constituée qu'au milieu du XVIIᵉ siècle, en Allemagne (J. Dannhauser, *Hermeneutica sacra sive methodus exponendarum sacrarum literarum*, 1654). Ce nom était nouveau dans le domaine des activités érudites, mais il désignait une activité dont les antécédents remontaient à l'Antiquité. A mesure qu'entre Homère et ses lecteurs s'était agrandi l'écart temporel, l'intelligence du texte n'était possible que moyennant des explications lexicales et grammaticales ; tout un travail « critique » était requis pour rectifier les mots déformés par les copistes, pour expliquer les termes vieillis, pour éliminer les vers interpolés : travail de *restitution* du texte. De surcroît, pour qu'Homère conservât son autorité morale, il était nécessaire de donner un sens supplémentaire — allégorique — aux conduites de ses héros, que les hommes d'un nouvel âge et d'une nouvelle morale ne pouvaient plus tenir pour exemplaires selon la littéralité du texte. Les interprètes chrétiens, précédés par Philon, travaillèrent de la même façon, dès la fin de l'Antiquité, à préserver l'autorité de l'Ancien Testament, en distinguant du sens littéral (ou historique), un sens moral et un sens tropologique, qui garantissaient à l'Écriture sa validité toujours actuelle, et sa portée prédictive. Mais l'essor de l'herméneutique, sous son nom à la fois neuf et ancien, dans l'Allemagne des XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles, correspondit à une tendance liée à la Réforme et à la première modernité : « L'herméneutique reçut une nouvelle impulsion du fait du retour à la lettre de l'Écriture Sainte, retour qu'inspirait l'esprit de la Réforme... Les réformateurs étaient particulièrement hostiles à la méthode allégorique, telle que la tradition de l'église l'avait pratiquée. De ce fait, une nouvelle conscience méthodologique s'éveilla, qui voulait être objective, docile à son objet, exempte de tout arbitraire subjectif. Mais la motivation centrale restait théologique : ce qui est visé, dans l'herméneutique théologique ou humaniste des temps nouveaux, c'est l'explication juste de textes qui contiennent une norme authentique, qu'il s'agit de retrouver » (H.G. Gadamer). L'herméneutique est conçue comme une technique du retour au sens premier et pur, débarrassé des ajouts et des altérations qu'il a subis au cours des siècles. Dans le développement qu'elle devait recevoir au siècle des Lumières, et particulièrement en milieu piétiste, l'herméneutique ne se définissait pas seulement comme un art de comprendre et d'expliquer *(subtilitas intelligendi et explicandi)*, mais aussi comme un art d'appliquer *(subtilitas applicandi)* les vérités ainsi mises à découvert : application qui, dans le domaine religieux, s'exerçait par la prédication, et, dans le domaine juridique, par la décision qu'éclairait l'interprétation correcte de la loi. Dans le climat intellectuel de l'idéalisme, l'accent se portera sur l'acte d'interprétation, en particulier dans le domaine de la philologie : chez le philologue Friedrich Ast (dont Schleiermacher tiendra le plus grand

[1] H.-G. GADAMER, article *Hermeneutik*, in *Historisches Wörterbuch der Philosphie*, éd. Joachim Ritter, t. III, Schwabe, Bâle, 1974, col. 1061-1073. Pour une discussion complète du problème, on se reportera au même auteur, *Wahrheit und Methode*, Tübingen, 1960 ; trad. française (partielle), *Vérité et Méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, 1976. L'article *Hermeneutik* de G. EBELING (dans l'encyclopédie *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, éd. K. Galling, 3ᵉ édition, t. III, col. 242-262) apporte une information ample et sûre.

[2] Paul RICŒUR, *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Paris, 1969, p. 8.

compte, malgré l'agacement qu'il éprouve devant un système où le recours à l'*esprit* arrange tout), ce qui est distingué, ce ne sont plus les divers *sens* supposés inhérents au texte (sens littéral ou historique, sens moral, sens anagogique), mais les divers *types d'approche* dont l'interprète peut prendre l'initiative : « La compréhension historique qui se rapporte au contenu ; l'approche grammaticale, qui se rapporte à la forme, au langage et à l'énonciation ; l'approche spirituelle, qui se rapporte à l'esprit de l'écrivain ou à celui de son époque[3]. » Peter Szondi et Hans-Robert Jauss[4] le relèvent très justement : l'approche historique, chez Ast, prend la relève du sens littéral (ou historique) que l'exégèse chrétienne médiévale croyait inclus *dans* le texte ; elle s'attache à situer l'œuvre dans l'époque où elle est apparue ; à son tour, l'interprétation grammaticale assure la *présence* de l'œuvre ancienne pour celui qui l'accueille ; elle se substitue ainsi au sens « moral » qui, pour les médiévaux, assurait l'*actualité* du texte biblique ; enfin, l'interprétation spirituelle ou psychologique, tournée vers la conscience de l'auteur ou de sa culture, se substitue au sens « pneumatique ». Ce qui compte dès lors, ce n'est plus le sens multiple porté et manifesté dans le texte, mais le rapport subjectif que l'interprète établit, *à travers* le texte, avec la conscience créatrice. Friedrich-August Wolf, dans son cours de 1798-1799, déclarait : « L'herméneutique enseigne à comprendre et à expliquer les pensées des autres d'après leurs signes. La compréhension a lieu, quand, dans l'âme du lecteur, les représentations et les sentiments s'éveillent selon l'ordre et la liaison qui étaient présents dans l'âme de l'auteur[5]. » C'est pour leur valeur *expressive* que les signes sont déchiffrés, et non pour leur valeur « normative ». Pour dire les choses de façon plus générale : l'important, ce n'est plus l'autorité qu'en vertu de sa provenance sacrée le texte exerce sur un lecteur prêt à accepter la vraie Parole, mais l'acte de compréhension grâce auquel l'interprète cherche à rejoindre, en esprit, une subjectivité étrangère à laquelle il parvient, en cas de succès, à s'identifier.

Il était possible, dès lors, d'isoler l'herméneutique comme

[3] Peter SZONDI, *Einführung in die literarische Hermeneutik*, Frankfur, Suhrkamp, 1975, p. 143.

[4] Hans-Robert JAUSS. « *Uberlegungen zur Abgrenzung und Aufgabenstellung einer literarischen Hermeneutik* », in *Poetik und Hermeneutik IX*, München, Wilhelm Fink Verlag (à paraître).

[5] F.A. WOLF, *Enzyclopädie der Philologie*, éd. S.M. Stockmann, Leipzig, 1831, p. 164.

« doctrine universelle de la compréhension et de l'explication » (Gadamer), en la séparant de ses liens privilégiés avec les textes canoniques de l'Écriture et de l'Antiquité classique. Ce fut l'œuvre de Schleiermacher. La *compréhension* devient alors l'acte herméneutique par excellence, qui ne se confine plus au domaine de l'écrit, mais s'applique à toutes les situations humaines qui requièrent l'écoute exacte des intentions manifestées par une autre conscience. L'herméneutique, en ce sens, inverse les opérations de la grammaire, en vue de rejoindre le locuteur ; inversion qui vise à répéter mimétiquement le mouvement qui a recouru à l'expression... L'on tente ainsi d'atteindre *l'individu* en deçà de ce qu'il exprime ; mais on ne peut le rejoindre que grâce à la façon dont il s'exprime et se singularise, — grâce à sa parole et à son style. Où la compréhension juste trouve-t-elle sa garantie ? En ce que chaque esprit, dans sa singularité même, représente une individuation de la vie universelle — laquelle devient le principe médiateur, le fondement de la possibilité de toute coïncidence compréhensive. Or la vie universelle est présente dans la langue, à partir de laquelle la pensée personnelle se singularise : grammaire et psychologie devront donc se prêter main forte... L'herméneutique, constituée en réflexion régulatrice sur les conditions du savoir, pouvait trouver son champ d'application dans tous les domaines de la culture, et devenir un véritable d'organon des « sciences de l'homme ». C'est ce qu'affirmera Dilthey, en 1900, dans une étude fameuse qui attribue, à juste titre, un rôle capital à la prensée de Schleiermacher. Que l'étude de Dilthey soit aujourd'hui considérée comme insuffisante sur le plan de l'information historique, ou discutable sur le plan philosophique, il n'empêche qu'elle a le mérite d'avoir ouvert un débat qui n'est pas près d'être achevé. Si Dilthey et sa « philosophie de la vie » s'éloignent de nous, Schleiermacher apparaît sous un jour nouveau — et son herméneutique, selon P. Szondi qui en souligne les idées novatrices dans le domaine linguistique, garde une valeur des plus actuelles, au titre « d'instrument de la critique »[6].

*

* *

[6] Peter SZONDI, *op. cit.*, 190-191. Szondi signale à juste titre, chez Schleiermacher, une distinction qui correspond à la notion saussurienne de la différence entre *langue* et *parole* (*op. cit.*, p. 174).

L'*Herméneutique* paraît aujourd'hui en langue française, dans une excellente traduction, au moment même où d'autres publications la rendent partiellement accessible aux lecteurs de langue anglaise[7] : il faut y voir la promesse d'un élargissement et d'une mise à jour de notre réflexion sur la méthodologie des sciences humaines. Car c'est la source à laquelle il faut à tout moment revenir, si l'on désire comprendre, dans leur genèse, leur succession et leurs oppositions, quelques-unes des principales attitudes intellectuelles de notre temps, dans la mesure où celles-ci se sont affranchies de l'étroitesse du positivisme qui avait tenté de faire l'économie d'une interrogation sur les fondements de la connaissance historique. Qu'il s'agisse de la postérité « historiciste » et psychologisante de Dilthey (où s'inscrit le premier Lukacs) ; qu'il s'agisse, au contraire, de la notion de compréhension telle qu'elle s'est développée chez Heidegger, Bultmann et Gadamer : la pensée de Schleiermacher constitue dans tous les cas un repère, un terme de référence qu'il est impardonnable d'ignorer[8]. Il ne suffit pas de rappeler le renouveau d'intérêt, en France, pour Friedrich Schlegel et pour la théorie littéraire du romantisme allemand, dont Schleiermacher, esprit indépendant, a retenu mainte suggestion. A ce premier motif s'en ajoutent bien d'autres. On sait la place que le « cercle herméneutique » occupait dans la justification, toute personnelle, que Leo Spitzer donnait de sa méthode stylistique[9]. On sait aussi le rôle que joue, dans la théorie de la réception (Hans Robert Jauss[10], Wolfgang Iser[11]), l'« herméneutique de la question et de la réponse », inspirée (partiellement) par Gadamer.

Le conflit de l'herméneutique et du structuralisme, puis celui qui l'a opposée à la « critique de l'idéologie » représentée par l'école de Francfort et surtout par J. Habermas, ont donné lieu, d'abord en Allemagne, mais sans s'y confiner, à une polémique dont les enjeux sont considérables[12] : les remarquables études de Paul Ricœur ont permis aux lecteurs français d'en prendre la mesure[13]. Et déjà d'autres travaux récents, en Angleterre, en Amérique, prouvent que l'intérêt pour l'herméneutique n'est pas destiné à rester confiné à notre continent... Lire aujourd'hui l'*Herméneutique* de Schleiermacher n'est pas un caprice de curiosité érudite, qui se donnerait pour objet d'éclaircir quelque épisode révolu de l'histoire des idées ; c'est, tout au contraire, retrouver à leur origine même les ambitions modernes de la connaissance historique et culturelle: c'est apprendre à situer *dans* l'histoire notre interrogation *sur* l'histoire ; et c'est en même temps revenir à la question du *sens*, magistralement posée par Schleiermacher, question qui demeure tellement primordiale pour les sciences humaines qu'elles ne peuvent s'y dérober qu'au risque de se perdre dans la futilité et l'insignifiance.

Jean STAROBINSKI

7 La revue *New Literary History*, qui paraît à l'Université de Virginie, sous la direction de Ralph Cohen, propose, au vol X, automne 1978, N° 1, une traduction du « Compendium » de 1819, suivie d'une série d'articles d'auteurs américains et européens.

8 On se référera, tout particulièrement, à l'ouvrage de Marianna SIMON, *La philosophie de la religion dans l'œuvre de Schleiermacher*, Paris, 1974.

9 Leo SPITZER, *Linguistics and Literary History*, New York, 1962, p. 1-39 ; en français, cet exposé de méthode figure dans les *Études de Style*, Paris, 1970.

10 Pour le lecteur français : *Pour une esthétique de la réception*, Paris, 1978.

11 Voir, pour les énoncés théoriques : *Der Akt des Lesens*, München, 1976.

12 L'essentiel du débat se trouve réuni dans le volume *Hermeneutik und Ideologiekritik*, Frankfurt, 1971.

13 Je pense en particulier à son excellente mise au point, « Herméneutique et critique des idéologies », dans *Démythisation et idéologie*, éd. par Enrico Castelli, Paris, 1973 [aujourd'hui repris dans *Du texte à l'action*, Paris, Seuil, 1986 ; p. 333 ss. ; sur Schleiermacher, voir aussi les trois contributions de P. RICŒUR dans *Exegesis*, Neuchâtel, D.N., 1975, p. 179 ss. n.d. éd.]